

«Kaddish, la femme chauve en peignoir rouge», pièce d'identités

Dans une mise en scène riche et maîtrisée, Margaux Eskenazi questionne sa judéité en dialogue avec l'œuvre de l'écrivain hongrois Imre Kertész et souligne une identité en mouvement.



Dans «Kaddish, la femme chauve en peignoir rouge», Margaux Eskenazi nous plonge dans la culture populaire ashkénaze. (Loïc Nvs)

Par **Aïnhua Jean-Calmettes**

Publié aujourd'hui à 5h12

Que signifie être juif ? Alors que les extrêmes droites européennes réécrivent le passé, jouant sans vergogne la partition révisionniste, face au retour d'un antisémitisme décomplexé et aux instrumentalisation de celui-ci, cette interrogation existentielle avait tout d'un terrain miné. Pas de quoi effrayer pour autant Margaux Eskenazi qui ne cesse de confronter son théâtre au long cours aux enjeux politiques les plus épineux de l'époque. Après son triptyque consacré aux

amnésies coloniales, la metteuse en scène ouvre un nouveau chantier de recherche pour questionner sa judéité en dialogue avec l'œuvre d'Imre Kertész.

Couches narratives enchâssées jusqu'au vertige

Dans *Kaddish, la femme chauve en peignoir rouge*, ce dialogue n'est pas seulement métaphorique. Convoqué sous la forme d'un dibbuk (âme errante) attaché au personnage de Rosa – double de l'autrice –, l'écrivain hongrois débarque en chair et en os. La polysémie de cette figure offre une image en miniature de la richesse du travail de Margaux Eskenazi. A elle seule, celle-ci a le pouvoir de nous plonger immédiatement dans la culture populaire ashkénaze, d'incarner, sans avoir à la souligner didactiquement, l'actualité des romans de Kertész, lui qui, revenant sans cesse à l'expérience concentrationnaire pensait «*plutôt à l'avenir qu'au passé*».

Elle officie aussi comme une porte dérobée qui permet aux six comédiens de glisser, en toute fluidité, d'un rôle à l'autre, d'une couche narrative à la suivante. Enchâssées jusqu'au vertige, ces dernières sont aussi foisonnantes que plastiquement saisissantes. Nous voici tantôt invités à célébrer shabbat dans une famille contemporaine dont aucun membre ne vit son judaïsme de la même manière, tantôt immergés dans les livres du romancier, cités, lus, déclamés ou encore joués par des personnages plus ou moins rétifs à tenir leur rôle. Ici la violence de la Hongrie communiste, là celle de la Hongrie illibérale de Viktor Orbán. Ailleurs encore, les comédiens déchirent avec délicatesse le voile de la représentation pour s'adresser à la salle à la première personne.

Nécessité du temps long et nouvelle éthique de l'attention

En ouvrant grand son plateau aux vents de l'histoire, à la pluralité des voix et des registres de tons, de jeu et d'incarnation, Margaux Eskenazi ne fait pas seulement preuve de sa grande maîtrise. Elle donne une réponse, par la forme, aux questions qui la taraudent. Face aux phrases qui, sous leurs apparences inoffensives et pleines de bon sens, ont le curieux pouvoir d'arrêter la pensée – «*la situation en Israël /Palestine, c'est compliqué*» –, la metteuse en scène revendique la nécessité du temps long et d'une nouvelle éthique de l'attention. A ceux qui voudraient faire de l'identité juive – ou de l'identité tout court – un bloc monolithique et immuable, elle oppose une autre vision. Une identité comme mouvement où le passé reste parfois trop longtemps au présent, où en dépit «*des chemins de transmissions déviés*», d'autres filiations symboliques peuvent se nouer, où à condition d'échapper à la prison du regard de l'autre et aux assignations, un devenir peut s'inventer, en prise permanente avec la mémoire, les fantômes et l'altérité.

***Kaddish, la femme chauve en peignoir rouge*, mise en scène de Margaux Eskenazi, du 2 au 3 avril au théâtre Jean-Vilar de Vitry-sur-Seine ; du 8 au 19 avril au TGP de Saint-Denis. 3h30 avec entracte.**